



Journal des anthropologues

Association française des anthropologues

126-127 | 2011

Formations et devenir anthropologiques

Aller, venir et devenir anthropologue aujourd'hui

Notes de parcours d'un mercenaire du voyage intermittent de l'anthropologie

Going, Coming and Becoming an Anthropologist Today: Travel Notes of a Mercenary of the Intermittent Voyage of Anthropology

Franck Michel



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/jda/5571>

DOI : 10.4000/jda.5571

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2011

Pagination : 311-334

ISBN : 979-10-90923-02-7

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Franck Michel, « Aller, venir et devenir anthropologue aujourd'hui », *Journal des anthropologues* [En ligne], 126-127 | 2011, mis en ligne le 15 décembre 2013, consulté le 21 septembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/jda/5571> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jda.5571>

**ALLER, VENIR ET DEVENIR ANTHROPOLOGUE
AUJOURD'HUI
Notes de parcours d'un mercenaire du voyage
intermittent de l'anthropologie**

Franck MICHEL*

*L'anthropologie n'est pas un sport dangereux*¹
Nigel Barley (1997)

Anthropologie et altérité à l'échelle de l'individu pratiquant

Non, elle n'est pas un sport dangereux... mais l'anthropologie est de nos jours un métier à risque, quelquefois même à haut risque, donc potentiellement dangereux. Plus d'ailleurs pour soi que pour les autres, à l'exception toutefois des proches, contraints par la force des choses de partager le même bateau sinon le même naufrage. Instabilité et précarité assurées pour les adeptes diraient les plus pessimistes...

L'anthropologie peut aussi s'avérer dangereuse pour ceux qui défendent des intérêts généralement illicites ou discutables, des États aux multinationales par exemple, et qui du coup se doivent de faire taire celle et celui qui se sont engagés sur la voie étroite mais courageuse de l'anthropologie précisément engagée. Ils sont

* Anthropologue (université de Corse) Association Déroutes et Détours.
18 rue des Orphelins, 67000 Strasbourg.
Courriel : crvstrasbourg@yahoo.fr

¹ Titre de l'ouvrage de l'écrivain britannique Nigel Barley, responsable de musée et anthropologue « défroqué ».

aujourd'hui une minorité mais une minorité à la fois agissante et visible, en un mot dérangeante. En 2010, pour un anthropologue digne de ce nom, exister c'est déjà déranger. Ces anthropologues-là sont des empêcheurs de penser en rond bien différents de ceux qui sont assis au fond d'un laboratoire de recherche, en quête de subventions ou de reconnaissance scientifique... Mais il s'agit là d'une autre histoire que de celle qui consiste à évoquer l'état de la pratique anthropologique actuelle. Avec la recherche fondamentale, aujourd'hui mise à mal sinon en voie d'extinction, et depuis déjà longtemps quasi réservée aux derniers bourgeois privilégiés et rescapés de la routes des Z'Indes et des bancs de la Sorbonne occupée, la pratique de l'anthropologie s'est précarisée en même temps qu'elle est entrée dans l'entreprise, profitant de l'occasion et surtout de la conjoncture pour passer sans scrupules de la sphère du public à celle du privé. Et de l'ethnologie militante auprès des peuples oubliés à l'anthropologie managériale auprès des entreprises.

Il est vrai aussi que la lutte des places ayant succédé à la lutte des classes, les derniers des mandarins s'obstinent à occuper l'espace universitaire comme pour en rajouter une couche aux générations dites sacrifiées. Depuis une décennie, si la recherche publique s'est manifestement écroulée devant les affres d'un libéralisme ambiant, l'université française végète comme à son habitude mais parvient à se maintenir, surfant sur le vent de la mondialisation pour lequel les sciences humaines soufflent quelques éclaircissements bienvenus pour les médias aux aguets et autres « éditocrates » en berne mais, il faut bien le dire, plutôt infréquentables. De toutes les sciences molles qui de temps en temps intéressent les affaires de la nation, l'anthropologie est mal lotie, et d'abord du simple fait que, non seulement le père de la discipline ait récemment disparu (Lévi-Strauss) laissant orphelins des chercheurs désarmés, mais surtout que les fameux terrains exotiques ne sont plus que des aires de jeux estivaux pour touristes en mal de dépaysement... Le chamane consulté veut désormais être payé pour dévoiler un savoir et souvent il préfère vendre du bien-être aux touristes de passage... Dans un tel contexte,

l'anthropologie – et celles et ceux qui s'y adonnent à contre-courant du sens de l'histoire – est contrainte de se repenser de fond en comble si elle ne souhaite pas à son tour, après le père divinisé et les terrains sacrés, disparaître dans une indifférence troublante.

Ce sombre diagnostic semble aujourd'hui écarté car la discipline a su rebondir et s'autoanalyser en quelque sorte : d'autres terrains, modernes et inédits, ont émergé, quitte à ce que les anthropologues se frottent avec leurs voisins sociologues, voire historiens, géographes, psychologues, journalistes, etc. Cette renaissance est salutaire et la survie de l'anthropologie en dépendait. La recherche aussi devient toujours plus appliquée... à la mondialisation et dépendante du bon vouloir d'un libéralisme triomphateur. L'anthropologie – celle qu'on aime, de Jaulin, de Godelier ou de Clastres par exemple – y laisse bien des plumes, mais des plateaux de télévision où se discutent les ragots insipides de la *pipolisation* aux enseignements dispensés dans les écoles de commerce où les étudiants sont d'abord des clients, l'anthropologie est dans une certaine mesure à nouveau à la mode. C'est déjà ça. Mais pas question de revenir à l'anthropologie d'antan. Une société composée en grande partie de managers d'entreprise a bien besoin un moment – dès que la technologie se grippe – de retrouver l'homme derrière la machine. D'ailleurs l'histoire de l'anthropologie tend quelque peu à devenir une matière très exotique au sein du cursus, avec le récit des aventures lointaines d'un Malinowski ou d'un Griaule, dont se délectent avec gourmandise les étudiants. Mais ces derniers ne sont pas dupes : ils savent – bon gré mal gré – que s'ils partent un jour au Groenland, au Sénégal ou en Amazonie à la rencontre de quelque ethnie survivante, c'est parce qu'ils ont travaillé chez McDo le matin ou chez Auchan l'après-midi, ou encore été veilleur de nuit dans tel ou tel hôtel qui accepte encore de « prendre » des étudiants. Bourses et subventions sont allouées au compte-gouttes, seuls certains chanceux en doctorat en bénéficient, au prix souvent de milles courbettes ou bassesses. Point positif dans ce déluge de dérives, l'ouverture universitaire de l'Europe et les bourses de mobilité et autres Erasmus. Combien d'étudiants ont pu voyager, découvrir et étudier loin de leurs bases le temps d'une année ou

d'un semestre ? Cela dit, on n'obtient pas de bourse Erasmus pour aller dans un village papou ou pygmée... Sinon, pour se « limer » à l'ailleurs (Montaigne) ou se « rincer d'exotisme » (Michaux) le temps des vacances et même avant, il existe aussi l'opportunité hélas discutable des stages, de plus en plus fréquents car obligatoires dans les itinéraires universitaires (*ce qui est plutôt bien*) et aussi de plus en plus propices à l'exploitation de la part de certains employeurs dans leur quête minable pour dénicher une main-d'œuvre à la fois qualifiée et très bon marché (*ce qui est vraiment mal*)... Désormais, mais cela n'est pas entièrement nouveau ! Pour faire de l'anthropologie comme on veut, il faut cumuler emplois précaires et formations sur le tas, raison et passion, au risque parfois d'hypothéquer sa vie familiale, sa santé physique voire mentale, ses ressources financières, ses loisirs préférés et ses voyages d'aventure, etc. De ce voyage si particulier vers la recherche-passion, des personnes n'en sont pas revenues : doctorants suicidés sous le trop-plein de harcèlement ou de pression, risques démesurés aux conséquences dramatiques, etc. Un exemple précis : un étudiant en thèse postulant pour un poste de maître de conférences, fatigué ou plutôt démoli par l'attente et les concessions, finit par imiter totalement les comportements de son directeur, en fréquentant les mêmes lieux et en s'habillant de la même manière, etc., au final il a terminé sa thèse mais pas à l'université, il est toujours en hôpital psychiatrique. D'autres récits de vie cassée pourraient être racontés, jusqu'à la nausée...

L'auteur de ces lignes, pour avoir accumulé, des années de « formation » durant, nombre de boulots alimentaires plus ou moins recommandables, souhaite ici retracer un peu son itinéraire afin, non pas de se placer en avant ou pire en modèle, mais simplement d'informer et peut-être d'alerter des chercheurs ou des étudiants sur la réalité du parcours de combattant-chercheur qu'ils doivent être prêts à endurer. Pour durer. Le périple vaut la peine, je le pense aujourd'hui et l'ai toujours pensé, y compris durant les pires épreuves. En ce qui me concerne, la liberté qui m'est si chère – celle du chercheur certes mais celle de l'être humain surtout – est à ce prix. Chère donc mais tellement jouissive. Un exemple pour

illustrer ce propos : il y a une dizaine d'années, je me retrouve en direct pour un débat télévisé sur la question des loisirs dans le monde, dans un studio à Paris alors que je venais d'arriver de province. J'avais travaillé toute la nuit, en tant que veilleur dans un hôtel, et tentait de ne pas trop bailler tellement je croulais de fatigue. Le journaliste commence l'émission en évoquant mon dernier livre et certains de mes récents voyages : « Quel métier merveilleux que le vôtre ! Anthropologue, ici autour de cette table, nous aimerions tous vivre et voyager comme vous... » Les autres intervenants sur place, historiens et sociologues de la capitale, fonctionnaires bien vêtus et reconnus pourvus d'un emploi stable de professeur, et bien plus grassement rémunérés que moi-même, me disaient aussi la chance que j'avais de pouvoir pratiquer le métier d'anthropologue de la sorte. Bref, l'envie se mêlait à la jalousie, un peu comme on envie le mendiant de profiter gratuitement du soleil ou le Rom de parcourir l'Europe comme bon lui semble... L'exotisme fascine, c'est naturel, mais c'est surtout l'acte de choisir sa vie qui constitue à mon sens le point focal, mais de mon côté je pensais aux heures de sommeil que j'allais récupérer une fois sorti du studio et de l'urgence de trouver un autre travail pour le mois prochain... L'anthropologie c'est un peu comme la prêtrise, une vocation. Et celle-ci est difficile à transmettre puisqu'il faut la vivre de l'intérieur. Aux étudiants, j'explique parfois que l'anthropologue des temps modernes doit être flexible ou sinon il risque de disparaître ; il est également un mutant, un être intermédiaire, un saltimbanque contraint d'un grand écart disciplinaire, évoluant même quelque part entre la posture de l'artiste à la Picasso et celle de l'inspecteur de police à la Colombo, tout un vaste et riche programme donc !

La réflexion qui suit est divisée en deux parties : dans la première, je reviendrai brièvement sur mon expérience personnelle et mon rapport plus ou moins personnel à l'anthropologie, et je vais par conséquent m'exprimer à la première personne étant donné

qu'il s'agit avant tout de vécu² sans pour autant – je l'espère – verser dans la mode égo-épuisante du *storytelling* ; dans la seconde partie, je parlerai davantage du dialogue et malheureusement de la crise des savoirs et des liens essentiels avec l'autonomie, j'y aborderai aussi la question des liens qui régissent les rapports complexes entre tourisme/voyage et humanités/anthropologie, les études touristiques ne faisant que depuis peu de la place au regard anthropologique.

Une vocation d'anthropologue ?

Comme dit, cette partie entend présenter brièvement mon parcours personnel et universitaire non pas à titre d'exemple mais d'exemple parmi tant d'autres qui se sont lancés dans l'aventure du voyage et de l'anthropologie. Passion et liberté sont les maîtres mots de cette entreprise. La vocation est inévitablement liée à ma personnalité, à mon caractère, et surtout à mon désir de me frotter au monde, et ce dès l'adolescence. J'ai commencé à voyager très tôt, en partant sur les routes en quête de découvertes plus que d'aventures. Tours d'Europe et du monde se succèdent, ce qui vraisemblablement représentaient pour moi autant de rites de passage et d'initiation pour mieux accéder à la connaissance du monde et de l'autre. Venant d'une famille modeste, traditionnelle et ouvrière où les livres étaient très rares, mon environnement scolaire et social ne m'incitait guère à entreprendre de longues études, d'ailleurs je me souviens qu'à l'âge de vingt ans – travaillant alors à l'usine – un seul de mes amis de l'époque était titulaire du bac... Bref, je côtoyais des gens disons peu versés sur les choses de l'esprit, et plutôt dans le rock et ses dérivés. Le but premier, c'était de changer d'univers, voire de partir pour mieux revenir. Mais d'abord il importe de partir. On ne découvre pas la richesse de l'ailleurs en faisant l'impasse du dehors. De plus, une maladie d'enfance m'handicapait beaucoup, tout comme les conseils et

² Dans le texte qui suit immédiatement cette introduction, je m'inspire – en le personnalisant et le réactualisant – de mon portrait brossé par Anne Dhoquois (2008 : 167-180).

pressions pour ne pas faire ceci ni cela. Ajoutons à cette situation un univers scolaire qui me faisait davantage penser à un monde carcéral dont il était impératif de s'évader au plus vite. De ce monde clos et replié il fallait m'échapper, m'extraire, m'évader. Il fallait se battre contre cet ensemble de choses, ce monde figé où le respect des normes conduisait fatalement à la normalisation des esprits. Je n'aimais pas trop l'école que je comparais à une usine à conditionner les corps, et ultérieurement la fréquentation intellectuelle d'un Michel Foucauld ou d'un Noam Chomsky, puis la lecture du parcours singulier de Michel Onfray, m'ont montré qu'on n'est jamais tout seul contre tous, cela en dépit de la puissance du formatage. En assistant au concert *The Wall* de Pink Floyd, à Londres, au tout début des années 1980 je crois, j'ai déjà pu me rendre compte des formes d'éducation dont je ne m'accommoderai jamais. J'ai donc sans tarder quitté les bancs de l'école pour aller vers la formation « pratique » – un peu comme plus tard, je préférerai l'anthropologie appliquée d'un Bastide à celle plus structurale d'un Lévi-Strauss – en préparant un CAP, puis un BEP. Je n'ai donc pas passé mon bac – comme tout le monde, ajouterai-t-on aujourd'hui – mais pris les voiles à la place. J'ai découvert et pratiqué l'université « sur les routes » à la manière d'un Nicolas Bouvier sans même à cette époque connaître un seul de ses ouvrages. Cela viendra plus tard. L'heure était alors au *learning by doing*. Les rencontres humaines que j'ai faites par la suite m'ont amené à côtoyer des gens dits éduqués, qui écrivaient, qui lisaient, bref une nouveauté pour moi. La route m'a élargi l'horizon, l'altérité m'a ouvert l'esprit, je sortais de mon milieu familial, rural et social assez restreint. L'usine aussi a été une dure mais bonne école de la vie. Bonne conseillère pour moi mais pas vraiment à conseiller à tous.

J'ai progressivement commencé à développer une énorme curiosité. La curiosité est peut-être ce qui importe le plus à celui qui se destine à l'anthropologie. La figure de l'anthropologue est à mon sens extrêmement large, elle doit brasser des destins et embrasser des projets parfois les plus fous. L'anthropologue est surtout un être sans arrêt en sursis et à l'affût. Et comme dit précédemment,

l'anthropologue est un caméléon, il doit faire preuve d'ubiquité et il est celui qui se place quelque part entre le commissaire de police, emmerdeur et fouineur, et l'artiste original sinon génial, créateur et imprévisible... Le spectre est fort vaste et il y a de la place pour bien des vocations dans cet entre-deux.

Revenons à mes vingt ans : je travaillais à l'usine, et ce depuis l'âge de 17 ans, surtout pour me payer des voyages (en gros, je travaillais 6 mois et voyageais 6 mois), à cette époque surtout en Europe et en Amérique du Nord. Ces périple composaient en fait la partition d'un Grand Voyage au bout de soi, avec la route comme prétexte pour descendre dans la rue, se rebeller et exister. Je circulais en autostop et à mon retour, repu de rencontres et me reposant au café du village, je racontais autant mes histoires que des histoires. En nous défaisant, le voyage nous refait aussi, en tissant de nouveaux liens il recoud les errements du passé et refonde l'avenir. Bref, je commençais à changer énormément mais les gens que je fréquentais restaient, eux, dans leur village alsacien, attachés à leurs certitudes. C'est aussi l'époque où le repli allait s'alimenter auprès des sirènes d'une extrême droite qui aboie fort, et toujours aux abois... Il fallait agir plutôt que réagir, et le voyage constitue un déclencheur formidable autorisant justement cette prise de conscience à la base du courage politique. L'autre et l'ailleurs ayant modifié la donne et changé ma vie, j'ai alors voulu retourner à l'école : j'ai préparé l'ESEU, équivalent du bac pour les salariés, avec pour objectif majeur de me « cultiver ». J'ai commencé à dévorer plein de livres, de socio, d'ethno, de géo, et surtout d'histoire et de littérature générale. Une boulimie de savoir s'abat sur moi, j'avais faim de comprendre et soif de connaître, comme s'il s'agissait pour moi – inconsciemment je suppose – de rattraper un retard et d'exorciser certains pans du passé. Autrement dit, le voyage, c'est bien mais c'est une chose, désormais je voulais aussi comprendre et approfondir... C'est tout cela qui a forgé ma vocation d'anthropologue, pris dans son acception la plus large possible. En 1992, j'ai créé avec un ami franco-camerounais – aujourd'hui professeur à l'université – une revue *Histoire & Anthropologie* qui a tout de même eu une durée de vie de 12 ans.

Ma vocation est aussi née de cette approche pluridisciplinaire qui est à mes yeux très importante. Il n'y a pas une science humaine – par essence plurielle – meilleure que d'autres.

Ma passion vouée au continent asiatique provient du fruit des rencontres initiées lors des premiers voyages orientaux. Partageant le quotidien des populations locales, j'ai peu à peu saisi que c'est par les relations aux autres, les rapports et le respect des femmes notamment, que le chemin de la connaissance – voire de la sagesse – commence. Dans tout cheminement, qu'il soit intime ou intellectuel, il faut un déclic. Celui-ci arrive ou non, pour moi la rencontre avec l'Asie sera le déclic essentiel, mais aussi expérimental et existentiel. Non pas par le biais d'un choc des civilisations mais par celui d'un dialogue des cultures. Une immersion vaut bien mieux qu'une confrontation. Surtout si l'on se dit anthropologue... Une image m'a poursuivi toutes ces années : *l'infusion*. L'Asie, en effet, ne se laisse entrevoir et appréhender qu'au prix d'une grande patience et d'une évidente humilité. On en comprend progressivement des bribes puis des morceaux, mais pour ce faire il faut y *infuser* de l'intérieur. S'immerger au cœur et tremper dedans. Après des périple plutôt euro-américains, j'ai donc commencé à voyager régulièrement en Asie à partir de 1987. Lors d'un voyage d'un an, j'ai tranquillement cherché un terrain pour ma thèse en anthropologie, pensant d'abord au nord du Pakistan pour finalement atterrir dans l'est indonésien, après une brève option, rapidement délaissée, au nord de Sumatra. Ensuite, je me suis installé quelques temps chez les Toraja (à Sulawesi, en Indonésie) dont le territoire est alors devenu ce qu'il convient d'appeler « professionnellement » mon terrain « de base ». Il est cependant parfois attristant voire outrageant d'entendre certains anthropologues s'attribuer des « terrains » exotiques au seul prétexte qu'il en seraient les seuls fins connaisseurs... En milieu insulaire asiatique, je connais ainsi deux anthropologues qui travaillent auprès des populations locales, mais ils interdisent ou tout au moins déconseillent vivement à d'autres chercheurs ou étudiants d'y mettre les pieds pour enquêter ou travailler... L'anthropologie n'est pas exempte d'arrogance et ses pratiquants ne

font pas l'économie de comportements néocoloniaux à l'occasion. D'ailleurs l'histoire de la discipline – avec la complicité malsaine des ethnologues attirés avec les administrateurs coloniaux et autres chrétiens en mission – laisse un goût amer aux jeunes chercheurs et plus encore aux populations locales au courant de leur passé... Toujours est-il, qu'en dépit de mes rapports plus conviviaux avec les autochtones qu'avec certains chercheurs patentés occidentaux sur place, j'ai posé mon sac à dos en pays Toraja pour presque une décennie. Au cœur des montagnes de cette île indonésienne (Sulawesi), que les Européens appellent toujours Célèbes, j'habitais parmi les habitants, plusieurs mois par an. J'y ai notamment étudié l'impact de la modernité, de la mondialisation, des transformations sociales, etc. Dans la recherche scientifique comme dans la vie tout court, l'épreuve du contact et du réel modifie aussi nos premières intentions, elle change notre projet et notre sujet. Elle modifie surtout le soi.

Le tourisme et le voyage ont ensuite « naturellement » émergé comme objet de recherche. En effet, le tourisme – très important dans cette région, et incontournable pour le chercheur qui prétend analyser l'évolution sociale et culturelle d'une société – s'est peu à peu imposé comme thématique principale, avec la mondialisation culturelle comme décor omniprésent. En même temps, à côté de mon travail de thèse, je rédigeais également mon premier ouvrage (*En route pour l'Asie*), dans lequel je m'attachais à « décortiquer » le rêve oriental chez les Occidentaux en Asie. Ma spécialisation à venir dans ce domaine s'est trouvée facilitée par un tour opérateur pour qui j'ai ensuite travaillé comme guide-accompagnateur, ou conférencier à d'autres heures, pour des voyages d'aventure ou culturels en Asie du Sud-Est. Ce travail de guide va compléter ma formation, notamment sur la psychologie des touristes. Il faut savoir que les anthropologues, en herbe ou confirmés, représentent souvent une mine d'or et d'infos (une « valeur ajoutée » !) pour les voyagistes soucieux soit de spécialiser leurs circuits soit d'améliorer leur image. L'employeur fait du marketing là où l'anthropologue profite du fait qu'on lui paie son voyage en Asie... Cela commence par l'échange de bons procédés, un bon *deal* en

définitive, mais qui ne peut qu'être temporaire pour le chercheur-anthropologue. Car tout entrepreneur – y compris dans le secteur du voyage – a d'autres priorités que celles d'un anthropologue : le naturel (capitaliste) revient vite au galop... En attendant, comme je n'avais pas d'argent en tant que chercheur, les tours opérateurs sont devenus « mon CNRS » en quelque sorte.

Pendant dix ans, j'ai été guide/conférencier un peu partout en Asie, pour différents voyagistes. Je combinais le temps d'accompagnement de groupes et, une fois les touristes repartis chez eux, le temps des recherches sur le terrain. J'ai commencé à travailler sur l'impact du tourisme international – mais aussi des touristes puisque j'avais la chance de les avoir directement sous la main ! – et de la modernité dans les pays du Sud, surtout en Asie, mais aussi dans d'autres parties du globe. Peu à peu se forge ainsi une vocation où, dans mon cas, raison et passion peuvent encore faire bon ménage...

Le cursus proprement dit est évidemment assez hétéroclite. En voici les principales étapes afin de montrer que tout un chacun peut un jour devenir anthropologue et non pas seulement le fils d'untel ou le premier de la classe qui collectionnait les cartes postales « ethniques » dans son enfance ! Après un CAP « employé de bureau » et un BEP « agent administratif et informatique », j'ai passé un ESEU A – l'équivalent à l'époque du Bac pour les personnes salariées – puis deux licences, en histoire et en ethnologie. L'histoire m'intéressait beaucoup, le communisme (j'ai été en Russie, j'ai appris un peu la langue) et le nazisme notamment, et je me suis inscrit en faculté d'histoire. Je continuais à voyager et à travailler à l'usine ; j'étais en candidat libre. Je n'allais pas trop à la fac – l'ambiance très scolaire risquait de me pousser à désapprendre pour mieux apprendre ailleurs ! – mais je passais les examens. Comme l'école, l'université ne me convenait pas du tout, je préférais apprendre tout seul. En bon solitaire, déjà solidaire d'un esprit nomade qui pointait au loin. Justement, bien loin des arcanes de l'université française, Noam Chomsky n'a pas sa langue dans sa poche, et tant mieux pour les intellectuels qui s'interrogent à bon escient sur leur *raison d'être*. C'est en bon

héritier des Lumières que ce chercheur engagé nous rappelle ici que de l'école à l'université, le système éducatif est d'abord une entreprise de domestication sur fond de déshumanisation rampante : « Ce sont des institutions qui ont pour but l'endoctrinement et l'imposition de l'obéissance. Loin de créer des penseurs indépendants, l'école a toujours, tout au long de son histoire, joué un rôle institutionnel dans un système de contrôle et de coercition. Une fois bien éduqué, vous êtes déjà bien socialisé d'une manière qui renforce la structure du pouvoir, lequel en retour vous récompense largement » (Chomsky, 2010 : 350). C'est ce système prédateur, où distinction bourgeoise et reproduction de la médiocrité – pour reprendre Bourdieu – se battent en duel, dont surtout je ne voulais pas, pas plus hier qu'aujourd'hui.

À l'extérieur de l'université, et bien sûr en voyage, la fameuse « observation participante » venait alors parfois heureusement combler mes lacunes d'un savoir théorique trop embryonnaire. J'ai préparé ma thèse en histoire sur les relations sino-soviétiques pendant la guerre froide, mais je ne l'ai jamais soutenue (il faut dire que l'URSS venait de disparaître subitement et sans gloire, et mon sujet était totalement passé de mode), et j'ai commencé à faire de l'anthropologie à côté, pour moi et disons pour le plaisir, mais en veillant à m'inscrire en bonne et due forme à l'université. Hier comme aujourd'hui, l'aspect institutionnel ne m'intéresse pas, le « carriérisme » encore moins ; par contre, je suivais avec grand plaisir certains cours d'histoire et plus encore d'anthropologie. Et puis quand le mur s'est écroulé, j'ai été à Berlin faire une étude (mon mémoire de licence) sur les Vietnamiens qui passaient de l'est à l'ouest (les ouvriers vietnamiens – modernes travailleurs forcés – étaient alors envoyés en RDA par Hanoi pour rembourser la dette de guerre envers les « pays frères »)... J'ai vraiment commencé à faire de l'ethnologie à ce moment-là et j'ai passé ma licence puis ma maîtrise... Peu à peu aussi, je suis passé de l'observation participante à l'ethnologie engagée, sans jamais négliger l'anthropologie politique ou encore les humanités appliquées...

Par la suite, toujours en parallèle, j'ai obtenu une maîtrise en histoire (mon travail portait sur les ethnies minoritaires en Union

soviétique) ainsi qu'un DEA (les relations entre la Chine, l'Asie et l'URSS après la Seconde Guerre mondiale). Cette période a été très riche pour moi, en rencontres avec des universitaires intéressants, avec l'intense activité autour de la revue *Histoire & Anthropologie*, et mes recherches personnelles de plus en plus passionnantes. J'ai également soutenu un DEA en ethnologie (« Changements sociaux, mutations, crises et conflits », avec le mémoire déjà sur la société Toraja), puis, en février 1996, une thèse de doctorat (en ethnologie) portant sur *Tourismes et changements socioculturels en Asie du Sud-Est : le cas des Toraja Sa'dan à Sulawesi-Sud en Indonésie*. Rite de passage obligé, cette soutenance était pour moi seulement l'occasion de valider un parcours, mais il ne s'agissait aucunement d'une fin en soi. Par ailleurs, et pour ma part, anthropologie et voyage sont intrinsèquement liés, à tel point que l'un ne va pas sans l'autre. J'ai ensuite publié ma thèse un an plus tard sous une forme réactualisée, et j'avoue que la publication de l'ouvrage m'importait bien davantage que la soutenance de thèse. À mes yeux, les rites universitaires ne représentent que des étapes, mais l'essentiel est la passion que je peux mettre dans mon travail, toujours perçue comme un plaisir. Mon rapport à l'anthropologie est emprunt d'hédonisme ou n'est pas. Il n'y a pas de vocation digne de ce nom sans passion véritable au préalable. Les enseignants savent-ils encore aujourd'hui à quoi ressemble la passion de la recherche ou même celle d'enseigner ? Pas évident, surtout vu le contexte actuel peu reluisant dans les sphères éducatives... Il est clair également que le système si bien sclérosé ne les encourage pas à emprunter d'autres voies, plus alternatives et moins contraignantes. Pourtant, quelle chance d'avoir pu, à mon grand bonheur, rencontrer quelques rares mais précieux professeurs, toutes sciences humaines confondues, qui m'ont énormément appris et transmis au fil de ces années de formation.

La vocation, elle vous vient aussi, précisément, par la qualité et l'aura de quelques figures marquantes. À côté des anthropologues incontournables, et de leurs œuvres non moins remarquables – des *Tristes tropiques* de Lévi-Strauss au *Manuel d'ethnographie* de Marcel Mauss. Voilà précisément deux livres

cultes qui ont « servi » autant les anthropologues que les grands voyageurs et autres diplomates assermentés ! – il existe des chercheurs des confins plus marginaux voire réfractaires qui méritent le détour. Là aussi la curiosité n'est pas un vilain défaut mais une qualité essentielle pour se mettre à jour de l'actualité et remettre au goût du jour des écrits occultés ou oubliés. Science humaine non normative, l'anthropologie est un cabinet des curiosités où l'on picore, où l'on butine, où l'on s'enrichit de la connaissance et de la diversité du monde ; elle est fondamentalement une science du mouvement, c'est aussi pourquoi elle doit être capable de se projeter dans l'avenir, refuser tout essentialisme et autre forme de nostalgie. Même si les maîtres et les dieux ne peuplent pas mon univers, je suis toutefois assez proche du parcours de Georges Balandier, explorateur de la modernité et avocat avisé d'une anthropologie à la fois dynamique et politique, d'une science qui n'oublie pas l'histoire. C'est fondamental qu'il y ait de l'histoire dans l'anthropologie, et inversement. Une remarque au fond bien banale pour quelqu'un qui revendique la pluridisciplinarité et qui, en qualité d'ancien directeur de la bien nommée revue *Histoire & Anthropologie*, estime que l'important dans cette appellation reste la conjonction « & ». C'est sans doute pour les mêmes raisons que je m'intéresse depuis vingt ans aux débats liés au métissage, au nomadisme, à l'autonomie, à l'errance, aux identités plurielles, aux mobilités de toutes sortes. Et donc forcément aux travaux d'anthropologues iconoclastes comme Roger Bastide, François Laplantine et David Le Breton, ou encore Maurice Godelier, Georges Condominas et Georges Balandier, dont les travaux respirent le vécu et font sens ; dans un autre genre, il y a aussi les chercheurs qui n'hésitent pas à franchir les frontières disciplinaires, à l'image du sociologue touche à tout Edgar Morin, de l'écrivain-voyageur et adepte de l'ethnologie buissonnière Jacques Meunier, de l'anthropologue libertaire spécialiste du Grand Nord Jean Malaurie, et de tant d'autres.

Résumons : après donc une thèse avortée mais une formation initiale en histoire, un parcours et une thèse aboutie en ethnologie, il m'a paru tout naturel – en bon anthropologue anticonformiste –

de terminer ce tour d'horizon institutionnel par une HDR en sociologie. Professionnellement, les années postdoctorales, m'ont donné encore d'autres ouvertures, c'est par exemple dans les facultés de géographie ou dans les écoles de commerce que j'ai alors enseigné le plus souvent : il est vrai qu'un électron libre étiqueté historien-sociologue-anthropologue est nettement moins dangereux – sur le plan de la guerre économique qui sévit aussi à l'université – lorsqu'il intervient en géographie ou en économie ! D'aucuns considéreront ces empiétements divers comme autant d'actes de dispersion, d'où peut-être cet engouement de ma part pour des formes d'exil volontaire... Tout comme pour les migrations, le tourisme ou encore le nomadisme, ce sont surtout les passerelles et les ponts qui m'intéressent dans et entre les sciences humaines. Les lieux géographiques comme les disciplines scientifiques gagnent toujours à se croiser et, mieux, à se rencontrer.

Il va sans dire que l'anthropologie actuelle n'a plus rien à voir avec celle de nos grands-pères ni même avec celle de nos pères : les communautés sont les nouvelles tribus, et les écrits d'un Lévy-Bruhl évidemment, mais aussi, dans une moindre mesure certes, ceux d'un Lévi-Strauss sont aujourd'hui un peu dépassés, leurs terrains disparus ou en tout cas sérieusement « détériorés ». La « sauvagerie » d'antan est un peu à l'image de la monarchie française, le sauvage est mort vive le sauvage ! d'où la vogue du tout exotisme. Mais pas question de s'épancher sur les récits de vie des réfugiés, immigrés et autres Roms... C'est bien connu, ce ou celui qui disparaît fascine et surtout n'inquiète personne. C'est la présence, voire l'existence même, qui dérange ; tout comme le métissage qui trop souvent fait peur. Sur ces décombres où la pensée rime avec saignée, une nouvelle anthropologie plus sociale que culturelle émerge, en concurrence directe désormais avec la sociologie elle aussi contrainte de se reformuler. Mais même si l'aventure de l'anthropologie n'est plus au bout du monde mais au coin de la rue, le *désir d'ailleurs* persiste, tant d'ailleurs pour les anthropologues que pour les voyageurs. Alors, pour se démarquer, l'anthropologie continue à investir les Suds – nouveaux terme venu

remplacer les colonies et le tiers-monde – en promouvant une anthropologie du développement dont les contours peuvent parfois s'avérer bien discutables. Du corps individuel à la géopolitique internationale, jusqu'au management d'entreprise, de nouveaux espaces de recherche sont investis depuis cette dernière décennie, même le tourisme – après bien des résistances – commence à intéresser les ultimes gardiens de la tradition ethnologique. C'est que la survie est incontestablement à ce prix : celui de s'adapter ou de disparaître. Les anciens terroirs étant passablement épuisés, Claude Rivière concède qu'il « faut en engraisser et en conquérir de nouveaux [...] mais avec la modestie d'un pionnier plutôt que la morgue d'un planteur d'étendard sur la lune » (2010 : 121). Avec la mondialisation servie à toute les sauces c'est le recul et le respect qui souvent font défaut, notamment entre ceux qui possèdent et dirigent (et sont donc en permanence connectés), et les autres. Pour sauver ce qu'il est encore possible en matière de vivre-ensemble, notre société globalisée, toute vouée à la magie des réseaux (souvent dits « sociaux »...), ne peut cependant faire l'économie d'une société également ancrée dans des racines et tournée vers la solidarité.

Dans mes travaux, aux thématiques pas forcément conventionnelles, je tente de dévoiler des faits, de les faire parler, d'analyser parfois des situations « gênantes » comme dans *Planète sexe* ou *Voyage au bout du sexe*, sur le tourisme sexuel. Je crois à l'anthropologie engagée, c'est-à-dire une anthropologie non seulement politique (Balandier) et appliquée (Bastide), mais aussi impliquée et libre, sans pression, avec passion. Ce qui ne m'intéresse pas, du moins pas trop (avec l'exception notable du terme « autonomadie »), c'est de créer des concepts. Un regard d'anthropologue, c'est d'abord une observation participante, un partage d'émotions et de sensations, un échange de relations humaines, bref un respect de l'autre et de l'ailleurs. J'ai aussi essayé de vulgariser et de transmettre par des biais divers, par exemple en donnant des conférences à des publics aussi divers que les éducateurs s'occupant de délinquants, les guides ou les élèves en écoles de commerce... Transmettre est sans doute la tâche la plus

difficile mais aussi la plus fondamentale. L'art d'être un passeur de savoirs n'est pas aisé ni donné à tout le monde, il requiert des rites d'initiation que le voyage permet d'honorer.

J'ai également essayé de fixer mon œil sur des questions sociales, la mondialisation libérale, la folklorisation culturelle, la sexualité marchande, le métissage, la route, l'autonomie, la décroissance touristique, etc. Je prends un thème et je le décortique. Exemple : pourquoi prend-on la route, c'est quoi la route, quelles routes, etc. Je fais appel à d'autres sciences voisines, l'histoire, la géographie, la psychanalyse, la littérature, le cinéma... Le chercheur en anthropologie doit à mon sens s'enrichir de tous les apports disponibles, à lui de faire le tri en fonction de son sujet, mais l'essentiel est d'être toujours « aux aguets »... et non pas à l'abri ! Pour ma part, j'ai ainsi dirigé nombre d'ouvrages collectifs, notamment autour de la thématique du voyage, du tourisme et de l'identité, dans lesquels se côtoient des ethnologues et d'autres chercheurs en sciences sociales avec des journalistes, des écrivains, des géographes, des éducateurs, des politologues, etc. Gripper même un peu la machine à domestiquer la pensée c'est déjà œuvrer dans le bon sens.

En fait, je me définis toujours comme anthropologue, jamais comme ethnologue. Pour moi l'ethnologie, dans la tradition française du moins, reste attachée à un certain héritage colonial. On est dans une logique qui ne me convient pas. Je suis plus dans une logique anglo-saxonne, tendance asiatique ! Du reste, mon champ de recherche (le tourisme) est mal vu dans le monde français de l'anthropologie. On a une décennie de retard au niveau de ce qui s'enseigne dans les facs anglo-saxonnes où le tourisme est devenu une notion qui intéresse clairement les anthropologues. Le tourisme – c'est bien connu ! – n'est pas un domaine sérieux ! Heureusement, ces dernières années, cela commence à changer, doucement. Bref, l'anthropologie mène à tout et à rien, et c'est bien ainsi, l'essentiel pour le chercheur est d'en assumer les conséquences ou alors de choisir une autre voie ! La partager dans des univers différents, c'est ça qui est intéressant, jouer ce rôle de passeur qui me permet aussi d'agir dans le concret. On l'a vu, la différence

entre la sociologie et l'ethnologie est de plus en plus ténue, d'où les rivalités de plus en plus fortes... pour des raisons rarement bonnes (comme la *lutte des places* par exemple) ! Or, ces deux sciences sont appelées à travailler ensemble avec des méthodologies différentes, et c'est tout l'enjeu – passionnant – de demain.

Sur mes terrains, je fais rarement un travail d'enquête de sociologue, je fais plus disons dans le qualitatif que dans le quantitatif, sans statistiques, sans tableaux, ou plutôt juste le strict nécessaire. S'enrichir de l'apport du travail d'un sociologue avec sa propre méthode d'enquête, c'est cela qu'il faut faire. Il faut travailler en bonne intelligence et constituer des équipes pluridisciplinaires. Utiliser les compétences de chacune et chacun là où très exactement elles doivent se situer. C'est mon souhait mais ce n'est pas encore très courant semble-t-il...

Pour avancer, décloisonner les savoirs est aujourd'hui tant un besoin qu'une nécessité³.

Le voyage au service de l'anthropologie ?

Le voyage est une école originale du savoir et réduire la problématique du tourisme au seul impact négatif de ce dernier n'est évidemment pas suffisant et particulièrement caricatural. D'ailleurs, si en effet un excès de rousseauisme et une critique radicale du tourisme ont parfois prévalu dans les années 1970 et 1980, le propos n'est plus à la mode aujourd'hui, y compris par les représentants des sciences humaines les plus « molles » (anthropologues...), et cela depuis au moins le milieu des années 1990, en dépit de ce que nous racontent régulièrement certains historiens ou géographes. L'auteur de ces lignes semble avoir suffisamment montré les apports certes résiduels mais résolument positifs liés au développement touristique dans certains pays du Sud comme dans ceux du Nord où cela apparaît, il faut bien le préciser, de manière bien plus marquante. Reconnaître ces bienfaits du

³ À ce sujet, cf. mon livre (2009) et, pour une analyse plus spécifique sur l'université cf. Lazar (2001).

tourisme pour l'économie locale voire pour le bien-être des habitants d'un lieu donné est indispensable tout comme l'est celui d'admettre que le tourisme est, ici ou là, facteur de troubles et de pauvreté... Car à trop insister sur les fameux effets bénéfiques du tourisme – ce qui souvent soulève bien de la suspicion tant les intérêts économiques sont intrinsèquement liés entre recherche et business – nombre de chercheurs et d'auteurs en arrivent à nier la réalité sociale locale et défendent de fait – qu'il s'agisse de bonne ou de mauvaise foi – les intérêts généralement colossaux de l'industrie touristique et donc aussi des investisseurs la plupart issus des pays du Nord...

Prôner un tourisme durable ou encourager l'écotourisme est devenu aussi évident que banal, il est par contre bien plus délicat d'appréhender un autre tourisme qui servirait directement les cultures et sociétés locales et qui serait véritablement « libéré » de nos cadres de pensée encore baignés d'impérialisme culturel, sans même parler de ce libéralisme éhonté et désormais décomplexé dont les recettes finissent toujours dans les mêmes poches. Bref, dans le présent contexte de mondialisation, s'il est important de noter les réels succès en matière de développement touristique et d'en encourager vivement d'autres, il est tout aussi essentiel de relever les dysfonctionnements et autres inégalités issus cette fois du mal-développement touristique. Le diagnostic doit être le plus complet possible afin précisément de broser un tableau plus proche de la réalité touristique à laquelle sont confrontés quotidiennement les habitants que de celle des managers opportunistes d'une florissante mais prédatrice industrie des loisirs...

Fruit de la révolution industrielle et de celles des transports, le tourisme a ouvert l'horizon du monde, du moins au début pour les Européens. Il a permis son accès pour les plus privilégiés. Pour le meilleur et le pire, au fil du temps, cet accès sera de plus en plus accessible au commun des mortels attiré par l'ailleurs. Facteur d'ouverture au monde, le tourisme favorisera aussi bien la diversité dans certains lieux que le repli dans d'autres, la renaissance culturelle ici que la folklorisation commerciale là. Pour son bonheur ou son malheur, chaque village, chaque personne, bref chaque site

compose comme il peut (rarement comme il veut) avec le tourisme. Il en découle que chaque situation, qu'elle soit dite bonne ou mauvaise en terme de développement touristique, est unique. Aucun modèle touristique n'est réellement transposable étant donné qu'au final il revient toujours aux individus les plus directement concernés – ceux qui bénéficient et/ou subissent les conséquences de la présence touristique – de décider ou non de suivre telle ou telle voie de croissance/décroissance touristique.

Le touriste actuel n'est plus manichéen (s'il l'a peut-être été auparavant, ce qui reste à démontrer) ; il multiplie et diversifie ses envies de voyage, mêlant sans détour « séjour classique » par exemple en bord de mer et « voyage découverte » plus ou moins aventureux. Son périple est « mixte » de préférence : un peu de montagne, un peu de plage, un peu de ville, de la culture, de la nature, bref un peu de tout... Un casse-tête pour les organisateurs de voyages mais un voyage-type de plus en plus à l'image de notre société. Quitter l'habituel et les habitudes pour aller vers un semblant d'inconnu, fuir le monde du travail harassant pour un univers paradisiaque même symbolique. L'esprit et le corps doivent se ressourcer, il est donc impératif de rompre avec le quotidien même si le lieu du tourisme est un hôtel-club sur une plage où la vue de l'alignement des serviettes n'a rien à envier à l'image du travail à la chaîne à l'usine. Rompre sans couper. Amourettes de passage, ensauvagement temporaire, excès plus ou moins contrôlés, le temps des vacances ailleurs est celui où on est autre – où on naît autre aussi –, celui où ce qui est formellement impossible chez soi devient d'un seul coup étrangement possible à l'ombre d'un cocotier. Cela vaut également pour les activités, visites, etc. Ainsi, on s'initiera plus facilement à la plongée ou à l'escalade à l'occasion des vacances, ou on ira volontiers visiter un musée des monnaies anciennes dans quelque contrée exotique alors qu'un musée de même nature chez soi restait inconnu...

Notre civilisation saturée d'images et de technologies toujours plus nouvelles n'a pas tué le tourisme mais au contraire encouragé le désir de mobilité d'une majorité de nos contemporains : plus le monde semble fini et plus ses habitants souhaitent le parcourir...

Peut-être avant qu'il ne soit trop tard, à l'instar de l'opinion du journaliste norvégien Arild Molstad, ainsi que laisse suggérer le titre de son ouvrage *Où partir avant qu'il ne soit trop tard ?* (Molstad, 2009)⁴. Mais force est de constater qu'il n'est jamais trop tard pour arriver au paradis. L'exemple de Bali, en Indonésie, est à ce titre remarquable : depuis les années 1930, intellectuels et voyageurs occidentaux n'ont cessé d'annoncer la triste fin de ce paradis, s'arrogeant de fait le privilège – à grands renforts de publications censées le prouver ! – d'en être les derniers observateurs avertis, sinon dépositaires, pour la postérité bien entendu... En 2010, plus de trois millions de touristes ont visité l'île, en passe de devenir un paradis du shopping autant qu'une résidence divine, un chiffre jamais égalé. Et si tout le monde ou presque s'accorde à constater que « trop de touristes sont à Bali » et que cela peut demain tuer la poule aux œufs d'or, personne n'envisage d'annuler son prochain séjour au pays des dieux... Le désir de mobilité de nos contemporains se fonde sur des motivations parfois très égoïstes : on sait qu'il n'est pas très éthique d'aller à la rencontre des femmes-girafes dans les zoos humains à la frontière birmano-thaïlandaise mais les touristes se pressent tout de même aux portes des villages touristifiés, après il sera trop tard, les « exotiques » auront disparu ou auront été assimilés de force. Alors, il faut absolument se dépêcher ! De la même manière, on peut voter écolo et trier ses déchets, et toutefois se rendre, avant qu'il ne soit trop tard, à tel safari discutable au Kenya ou sur telle banquise nordique en voie de disparition, au risque de déranger la faune menacée ou de polluer un océan en sursis... Une overdose d'images est aussi un appel du large, une invitation à la découverte, il suffit de voir la course de vitesse que l'Unesco semble pratiquer ces dernières années pour « protéger » un maximum de sites... avant qu'ils ne soient trop détruits, dégradés et/ou envahis par les

⁴ À la fin de cet ouvrage, dont le sous-titre est *Compte à rebours pour un tourisme responsable*, l'auteur s'interroge avec raison sur ce « dilemme, faut-il partir ou ne pas partir ? », question lancinante s'il en est dont la réponse reste forcément à la fois complexe et variable.

touristes... L'accès à l'image conditionne l'accès au tourisme, on a vu à la télé, sur l'ordinateur ou dans une revue, l'étape suivante consiste à aller voir sur place, en *vrai*. Cette boulimie, non pas de savoir mais de voir, est aussi à l'origine de rencontres toujours plus extrêmes, entre riches touristes et pauvres habitants, autrement dit entre ceux qui profitent et qui ont accès – ou plutôt les codes d'accès – au monde du voyage et ceux qui tentent, bon gré mal gré, de tirer le maximum de bénéfices de la présence de visiteurs sur leurs terres, voire dans leurs maisons. Les disparités augmentent en même temps que les degrés d'altérité entre les différents mondes qui se croisent bien plus qu'ils ne se rencontrent. Dans les *havelis* du Rajasthan, dans les *riads* de Marrakech ou dans les villas cossues au sud de Bali, le luxe des touristes ou des expatriés contrastent plus que jamais avec la vie misérable alentour. Une situation potentiellement explosive que vient confirmer des cambriolages de plus en plus fréquents : comment une population visitée ainsi démunie, et souvent exploitée (parfois plus moralement qu'économiquement), peut-elle accepter un tel fossé économique sur ses propres terres ? L'indignation pousse naturellement (et heureusement) à la révolte. Les touristes aussi le savent, et c'est là encore une raison de ne pas remettre son voyage à plus tard... Si la découverte incite souvent au départ et donc au tourisme, c'est parce qu'elle recèle en elle tous les ingrédients propices à la découverte des autres, des ailleurs et de soi. Altérité et universalité figurent tous deux au programme de ces circuits « découverte », pas nécessairement dans les brochures des voyagistes patentés, qui permettent de mieux avancer, ensemble, seul, et dans la vie en général.

Au final, c'est en mettant du bon vouloir mais aussi du bon savoir au cœur de nos voyages que nous pourrions demain retrouver le sens de nos pas, ne plus voir mais regarder le monde avec d'autres yeux, ne plus *circuler passivement* mais *rencontrer activement* d'autres univers. Un regard plus anthropologique sur le monde est une bonne voie pour guider ces *consomm'acteurs* du voyage (Michel, 2011). Se frotter à l'ailleurs reste, en dépit des soubresauts de la planète en mouvement, un excellent moyen de

mieux comprendre, connaître – et donc reconnaître – l'autre dans toute sa différence. Tous les autres, sans exception et sans discrimination. En cette période de mauvais temps sur le monde, où les replis s'ajoutent aux bassesses, l'urgence de renouer avec soi passe par le détour d'autrui.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BARLEY N.**, 1997 [1988]. *L'anthropologie n'est pas un sport dangereux*. Paris, Payot.
- CHOMSKY N.**, 2010. *Raison & liberté. Sur la nature humaine, l'éducation et le rôle des intellectuels*. Marseille, Agone.
- DHOQUOIS A.** (dir.), 2008. *Comment je suis devenu ethnologue ? Série d'entretiens dirigés par Anne Dhoquois*. Paris, Le Cavalier Bleu.
- LAZAR J.**, 2001. *Les secrets de famille de l'université*. Paris, Les empêcheurs de penser en rond.
- MICHEL F.**, 2009. *Routes. Eloge de l'autonomadie. Essai sur le voyage, le nomadisme et l'autonomie*. Québec, Presses de l'université Laval.
- MICHEL F.**, 2011. *Voyages pluriels. Échanges et mélanges*. Annecy, Livres du monde.
- MOLSTAD A.**, 2009 [2007]. *Où partir avant qu'il ne soit trop tard ?* Paris, La Découverte.
- RIVIÈRE Cl.**, avril 2010. « Vers une nouvelle anthropologie », *Cultures & Sociétés*, 14 (avril) : 115-121.

Résumé

L'anthropologie n'est pas un sport dangereux mais sans doute un métier à risque : l'instabilité et la précarité semblent assurées pour les partisans d'une anthropologie insoumise et non domestiquée par l'institution universitaire ni, a fortiori, par les entreprises soucieuses d'humanités. Par le biais d'un itinéraire personnel, cet article retrace la genèse d'un parcours où l'anthropologie se mêle au voyage. Forcément mercenaire et/ou intermittent à la fois du voyage et de l'anthropologie, mon itinéraire se

nourrit de l'altérité du monde et des rencontres culturelles, notamment en Asie du Sud-Est, « terrain » de prédilection de mes séjours et recherches. Cette contribution évoque également du parcours de combattant auquel ressemble parfois le cheminement de l'anthropologue, avec ici toutefois le tourisme et le voyage (et, bon gré mal gré, leurs univers marchands liés) comme lignes d'horizon et comme issue aussi pour échapper à l'éventuel enfermement disciplinaire et universitaire. On s'interrogera enfin de savoir si le voyage peut s'inscrire au service de l'anthropologie sans que le chercheur, mais aussi le voyageur, n'y perde son âme. Une réflexion engagée sur le métier d'anthropologue travaillant sur les mobilités contemporaines, avec ses formes de résistance et d'autonomie indispensables.

Mots-clés : voyage, université, parcours personnel, anthropologie, autonomie.

Summary

Going, Coming and Becoming an Anthropologist Today: Travel Notes of a Mercenary of the Intermittent Voyage of Anthropology

Anthropology is not a dangerous sport but it is undoubtedly a risky profession: instability and precariousness seem assured for the partisans of an anthropology that is not subordinated to or domesticated by the university institution or, all the more so, by companies concerned with humanity. Through a personal itinerary, this article retraces the genesis of a journey in which anthropology becomes mixed into the trip. Inevitably mercenary and/or intermittent with respect to both the journey and anthropology, my itinerary feeds on the otherness of the world and cultural encounters, notably in South-East Asia, the favourite « fieldsite » for my stays and research. This article also evokes the obstacle course which the anthropologist's development sometimes resembles, here nevertheless with tourism and the journey (and, whether we like it or not, their commercial worlds) as skylines and as a way out too to escape a possible disciplinary and university confinement. The article reflects, finally, on whether the journey can be in the service of anthropology without the researcher, but also the traveller, losing their soul in the process. An engaged reflection on the profession of anthropologist working on contemporary mobilities, with its indispensable forms of resistance and autonomy.

Key-words: journey, university, personal journey anthropology, autonomy.

* * *